

"La vierge à la barque"

par Jacques Thiers

Le seul intérêt du tunnel sous le Vieux-port est "que l'on puisse franchir cette ville de crétins sans la voir". On reçoit l'affirmation comme un boxeur qui encaisse un crochet au foie. Le coup est aussi rude qu'inattendu : on vient à peine d'entrer dans cet ouvrage qui est son deuxième roman (après "a Funtana d'Altea", publié en 1990), et l'on se demande quel compte Jacques Thiers peut bien avoir à régler avec sa ville natale pour prêter à l'un de ses personnages, des propos aussi peu amènes.

Et cet autre, qui crache sa haine des bourgeois, des bigots et des bigotes : c'est qu'on était communiste, dans la famille, de père en fils. D'où l'éclairage particulier donné à un événement qui prit en 1947 une ampleur considérable : la tournée triomphale de Notre Dame du Grand retour, une statue de la Madone que "l'on installa sur sa barque toute blanche et on la jeta sur les routes et les chemins de toutes les communes d'une France assommée par le désastre et saignée à blanc. Prête à toutes les dévotions et à toutes les espérances.

Pour le parti clérical, cette grand'messe de l'âme chrétienne s'imposait d'autant plus qu'il fallait faire barrière au communisme qui se répandait dans chaque région de l'Europe, étant donnée la place qu'avait tenue le Parti dans les luttes de la Libération, en France comme ailleurs".

Jacques Thiers a su restituer, avec une grande fidélité, l'ambiance de ces journées que l'on dirait de folie collective où tout un peuple communiait donc la même liesse d'une foi pourtant très inégalement partagée.

Superbe fresque, que cette description de l'arrivée à Bastia de Notre Dame du Grand retour, et de la

procession grandiose qui rassembla des dizaines de milliers de personnes venues de tous les villages environnants.

Et c'est à partir d'une photo de la fête que l'héroïne principale du roman va reconstituer le puzzle de sa vie, d'où sa mère est depuis toujours absente. Avec un art étonnant de l'intrigue et du suspense, Jacques Thiers va peu à peu éclairer les zones d'ombres qui font que Maria Laura se pose d'obsédantes questions. Plus exactement, ce sont ses personnages qui, intervenant tour à tour comme pour apporter chacun sa pierre à l'édifice, vont reconstituer le drame qui a brisé la vie de toute une famille.

Cela s'est passé un jour de fête, "un jour plus sacré que les autres", lors de la procession de Notre Dame du Grand Retour. Tout imbu qu'il était de ses principes, le père n'avait pas voulu s'opposer à la participation des femmes à la procession. Et c'est ainsi que Laura quitta la maison, avec sa mère et ses soeurs. Mais bientôt, ballottée par les mouvements de la foule, elle les perdit de vue et une autre vague humaine la rejeta vers le bas de la Place saint Nicolas, où commence la zone du port. Un lieu de cauchemar, dévasté par les bombardements, avec les carcasses des navires encore immergés et des wagons abandonnés sur les quais. C'est vers un de ces wagons que Laura allait être entraînée par trois hommes, sortant la tenue des Confrères participant à la procession. Trois hommes qui l'avaient violée, l'un après l'autre, et qui "l'avaient laissée là, brisée et commotionnée dans son âme."

Un passant ayant perçu ses sanglots, on allait la retrouver trois heures après, "honteuse et terri-

fiée". Son père, dont elle était la préférée, "avait poussé un cri de bête et s'était jeté dehors en courant". il ne rentra que deux jours plus tard, "muet et sombre, brisé et humilié de n'avoir rien pu faire ni savoir". il sera frappé d'une attaque qui fera de lui une sorte de mort-vivant, cloué sur un fauteuil d'infirme, entendant mais incapable de prononcer un mot, à la garde des soeurs du Bon Pasteur et d'une sorte de simplet qui le sort tous les jours en promenade.

Une confidence par-ci, une confidence par-là : et voici que Maria Laura pense avoir reconstitué toute l'histoire. L'idée de la vengeance germe alors dans son esprit. Elle l'aura sans l'avoir... tout en l'ayant ! Nous respecterons, par cette formule qui est une sorte de pirouette, le suspens savamment entretenu par l'auteur. Qui, suprême artifice, semble vouloir dire à la fin que toute cette histoire n'est que le fruit de l'imagination malade d'une jeune femme en quête de son passé, un passé qu'on a toujours voulu lui cacher.

Et pourtant, il y a ces trois morts, dont le dénominateur commun pourrait bien... être une femme ! C'est ce qui donne au roman de Jacques Thiers un petit genre "policier" qui n'est pas pour déplaire. Traduit du corse par Hélène Bonerandi, cet ouvrage semble ne tenir aucun compte des frontières, ni dans les lieux ni dans le temps, ainsi, au gré de l'éclatement de la famille, sont évoquées des villes comme Paris, Barcelone, Sassari, et le plus lointain Danemark. De même, à travers ses personnages, l'auteur mêle-t-il intimement des jugements sur l'époque de l'après-guerre et sur les temps actuels.

Beaucoup de justesse de ton, et une grande finesse d'observation pour nous restituer des lieux, des per-

sonnages (certains nommément désignés, d'autres que l'on devine sans peine) et un climat que nous avons également connus.

Paul Antoine Romani

"La Vierge à la barque", par Jacques Thiers. Editions Albiana, collection "insulaires". 168 pages, 130 F. Cet ouvrage a été présenté sur le stand du Journal de la Corse à la Foire de Bastia.

